

*Ce que racontent les images*



C'est en plein milieu de l'après-midi que Christophe décida de m'appeler. Ce fut la troisième fois de la semaine et cela commençait à faire beaucoup. Je pris l'initiative de fixer un rendez-vous le soir même, dans un restaurant non loin de mon boulot. C'est à 19h30 que je le vis faire irruption devant moi, bousculant un serveur au passage. Nous mangions et buvions jusqu'à être repus. Mais c'est à l'heure du café que Christophe finit par me demander ce qui m'arrivais.

« Pourquoi étais-je si distante ». Je n'eus d'autre choix que de lui avouer la terrible vérité.

« Christophe... tu sens vraiment très fort de la bouche... » L'espace d'un instant, j'entrevis son mon se briser devant ses yeux, désarmée, je tournais la tête le laissant ainsi songer et remettre sa vie en question.

Alex Pénil

Ils marchent. Ils marchent tous ensemble. Ils marchent tous ensemble dans une même direction.

Ensemble. Réunis dans des bulles séparées. Les pieds s'alignent mais les regards pas. Au centre une femme hurle. Devant mes yeux, et capturée dans ce cliché en noir et blanc, le son me paraît blanc. Blanc comme sa robe, blanc comme son teint et blanc comme la robe de la jeune femme devant. Elle, elle porte une mine sombre, comme ses lunettes. Et comme sa peau. Ils marchent, ils marchent tous ensemble vers l'avant, mais devant c'est elle.

Mais alors qu'au fond regarde le militaire, le groupe avance. Contexte. Dans les mains des cahiers, bien étonnant pour mériter une force armée. Contexte.



Elisa Thierry

Comme chaque matin, Jules traverse le parc St-Gilles pour rejoindre les bancs de l'école. Seulement ce matin-là, alors qu'il quitta son logis de bonne heure, il arriva avec 20 bonnes minutes de retard... les larmes aux yeux, Jules expliqua tout en sanglots qu'il s'était laissé distraire par une famille de canards qu'il observa suffisamment longtemps pour ignorer le temps qui passe. En rentrant, il vit traverser sur sa route une canne et ses sept petits (cela même responsables du retard de Jules ce matin) accourir avec entrain vers un vieil homme semblant être la cible de leurs intérêts.



Face à cet afflux si soudain, Jules s'approcha de l'homme qui commence à émietter son pain, au grand bonheur des canards. Témoin de cet étonnant spectacle, Jules n'attendit pas de rentrer chez lui pour filer à la boulangerie la plus proche et ressortir en courant vers le parc, les bras chargés de la plus grande baguette qu'il trouva.

8 h – J’attends. Je n’ai pas dormi de la nuit. Il fait froid et mes chaussures trouées me le rappellent bien. J’attends...

8 h 15 – J’entends des bruits. Toujours caché et immobile, je ne dis rien. J'attends. J'attends derrière la haie de gauche, car elle est un peu plus longtemps préservée du soleil qui se pointe déjà. Je sens la morsure du froid sur mon visage. Je me baisse un peu plus.

8 h 30 – La porte s’ouvre... C'est bon, ils partent. Le troisième s’arrête, mon cœur s’emballe. D'un simple mouvement, et un peu lent, il se retourne vers ma position. Il jette sa clope, prend une grande bouffée d'air frais, puis repart. Je me calme. J’attends.

8 h 38 – Je ne tiens plus, je me lève, frôlant délicatement toutes les feuilles autour de moi, dans un murmure couvert par le vent. Je me dirige vers la porte d’un pas décidé. Je place ma main sur la poignée, je la tourne lentement, je pousse la porte de quelque centimètre. Je jette un coup d’œil. Elle est là !

8 h 41 – C'est bon, j’entre. Je me dirige sans bruit vers elle, quand, soudain, un ronflement sourd me paralyse. Un de ses gardiens était resté pour prolonger sa courte nuit. J’attends. Je me dis que j’aurais bien aimé en faire de même. Mais je reprends mon chemin vers elle.

8 h 50 – Je l’ai maintenant, sous mon bras ! Je sens tout mon corps s’apaiser. J’ai l’idée de dérober les affaires du dormeur, j’aperçois du coin de l’œil son costume bien propre, un chapeau de seconde main et ses chaussures bien cirées.



11 h 20 – C'est fini. Après que l'on t'a séparé de moi, j'ai pu enfin te récupérer, mon bien le plus précieux. Sur mon dos, ma toile, enroulée dans du tissu comme un trésor antique. Emmaillotée pour ne pas s'abîmer. Je marche à présent en direction de la ville, ils nous rattraperont... En attendant, j'attends.

Garance Corteville



Comme tous les samedis depuis 20 ans maintenant, il fredonnait en faisant le tour du quartier. Il connaissait chaque recoin par cœur. Le square avec son immense chêne centenaire, la boulangerie et sa devanture rose pale, le bistrot duquel s'échappait l'écho d'une chanson populaire, la rue St-Placide, avec une tête coupée sur le banc, le pont sous lequel clapotait une eau chantante...

« Hum » dit-il dans un accès d'émotion peu commun chez lui.

Il retourna jusqu'à la rue St Placide. La tête lui adressa un sourire poli.

« Cela n'était pas là avant. » affirma-t-il à la cantonade.

« Je ne suis pas du quartier, lui dit la tête, j'attends quelqu'un. »

« Il me semblait bien que je ne vous avais jamais vu. Je suis plutôt physionomiste, donc je pense que je m'en serais souvenu. »

« Vous connaissez bien le coin ? demanda la tête, Je chercherais un endroit sympa pour déjeuner ».

« Alors vous avez de la chance », répondit l'homme, qui considérait que tomber de manière impromptue sur une tête coupée n'était pas une raison de manquer de politesse. « Au bout de la rue à droite, il y a un café qui fait des omelettes aux champignons bonnes à en perdre la tête. » Il fut tout de suite très gêné de cet écart de langage, mais, diplomate, la tête ne le releva pas.

« Je ne manquerais pas d'y passer, répondit-elle. « Tiens, mon amie est justement en train d'arriver »

En effet, au bout de la rue, une silhouette vêtue d'une robe blanche se dirigeait d'un pas hésitant vers le banc. Elle se guidait les bras tendus en avant, ce qui ne l'empêcha pas de manquer le trottoir et d'éviter la plaque d'égout de justesse. Il lui offrit son bras, car il avait entendu qu'il était poli de guider les aveugles, et il supposait que les aveugles qui ne possédaient pas de tête n'étaient pas bien différents.

Arrivée au banc, la demoiselle tenta de s'y assoir, mais ses genoux cognèrent le coin et elle s'y étala de tout son long.

« Te voilà enfin, tu en as mis du temps », l'invectiva la tête. Honteuse, son amie baissa les épaules. Tendant hasardeusement les mains et empoignant la tête par les oreilles, elle la souleva jusqu'à son cou et l'y posa avec un « pop » mouillé.

« Eh bien, nous voilà parties » affirma dignement la tête. D'un pas titubant, sans doute déséquilibré par ce poids nouveau, la demoiselle en robe blanche quitta la rue St Placide sous la direction autoritaire de son amie.

« Eh bien. » déclara l'homme dans la rue vide.

« C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui ne crie pas quand il me croise » Replaçant son monocle sur son unique œil, le cyclope reprit sa promenade en sifflant.

Laureen Biney